

PAUL RICŒUR ET LA QUESTION DU MAL

Par Jérôme Porée



• 19 mars 2003, Lycée Emile Zola –

- au premier plan, Paul Ricœur et Jacqueline Morné
- à l'arrière-plan, à droite, Jérôme Porée

Il existe incontestablement entre l'Amélicor et Paul Ricœur un lien privilégié. Ceci sans doute depuis ce jour de mars 2003 où, invité par l'association, Paul Ricœur rendit une visite-pèlerinage à son ancien lycée. Nous avons découvert ce jour là la frêle silhouette d'un homme marqué par l'âge, qu'on avait envie d'aider et de protéger, impression de faiblesse qui se dissipait très vite dès qu'il prenait la parole, car les années, si elles avaient affaibli ses forces physiques, avaient laissé intacte sa vigueur intellectuelle, et la clarté et la pertinence de sa pensée forçaient l'admiration et le respect.

Ce lien privilégié était presque palpable pour l'auditoire réuni dans la salle de conférence du Lycée le jeudi 15 décembre dernier. Par la grâce de la parole de Jérôme Porée, soudain, la présence de Paul Ricœur devenait manifeste. Et l'émotion du conférencier, joie et tristesse mêlées, était bien aussi celle de l'assistance.

Jérôme Porée a une qualité rare : il sait être simple sans simplifier.

Parler de la question du Mal, morceau de bravoure de tout métaphysicien, devant un public de non spécialistes, n'était pas une mince affaire. Et pourtant il a su faire apparaître la complexité et l'originalité de la pensée de Paul Ricœur en évitant l'écueil d'une trop grande technicité.

La rigueur conceptuelle, l'exigence intellectuelle, le sens précis du questionnement mais aussi l'élégance de la langue, la modération du ton, le souci constant de s'adresser à son public, ont fait de ce moment passé ensemble un régal pour l'esprit.

La question du Mal, donc. La question et non le problème, comme on a coutume de le dire. La précision n'est pas une coquetterie d'orateur : le problème appelle la solution et n'est posé que parce qu'on pense cette solution possible. La question elle, engage l'interrogation sans préjuger de la possibilité même de la réponse, et c'est dans cette voie du questionnement que Paul Ricœur situe la réflexion sur le Mal.

Pour lui, parce qu'elle est au-delà de toute rationalité, l'existence du Mal est un défi à toute explication, un défi aux réponses théologiques et philosophiques. Quand les philosophes tentent de penser le Mal, ils le font en le niant dans sa réalité propre. Ils tentent de le rationaliser et de le justifier en l'expliquant par le modèle de la justice, celui de l'équivalence entre la faute et la peine : le mal subi est le prix à payer pour le mal commis. Toute victime est un coupable. L'homme est la cause directe du mal qu'il fait et la cause indirecte du mal qu'il subit. Dieu est disculpé.

Or le Mal est au-delà de toute équivalence. Le Mal, le Mal véritable, c'est le « Mal d'injustice », celui qui est inexplicable, révoltant, injuste, c'est le déséquilibre de la faute et du châtement, c'est le scandale du malheur de l'innocent et de la prospérité des méchants. Pour cette démesure, aucune équivalence n'est possible. Aucune logique de la rétribution ne peut en rendre compte. A la démesure du Mal ne pourrait répondre que cette autre démesure que serait la surabondance du Bien.

De cela aucun dispositif conceptuel, aucun système, aucune rationalité ne peut répondre. Pour Paul Ricœur, seule une symbolique du Mal peut nous aider à comprendre et à vivre ce scandale absolu.

Le symbole tient un langage plus primitif, plus persuasif que les synthèses spéculatives. Il dévoile la part obscure de notre expérience, fait reculer le point où la réflexion s'abîme dans le silence. L'interpréter nous aide à vivre. Par le symbole, et par le mythe qui le met en récit, le philosophe interprète ce qui est, dans un langage qui n'est plus le sien, mais celui du poète. Ainsi les symboles de la chute, de la souillure et de l'exil tels que les déploie le mythe

adamique disent le tragique du destin humain, la disproportion et l'incompréhensibilité du mal. Il faudrait ici reprendre la lecture du récit biblique depuis la faute originelle jusqu'au mystère de la croix, pour voir comment à travers l'interprétation de ce discours, c'est toute l'histoire de l'homme qui prend sens, tout le scandale du mal qui s'inscrit dans un chemin que l'homme a à parcourir.

Si Jérôme Porée s'est ainsi situé dans la problématique de Paul Ricœur, il n'a pas arrêté là sa réflexion. Garder une pensée vivante c'est la questionner, continuer le dialogue, y compris, et c'est le cas ici, au-delà de la mort. Cette interrogation porte non sur le rôle que Ricœur attribue à la symbolique du Mal, mais sur la possibilité aujourd'hui de la mettre en œuvre.

Notre époque est, selon Jérôme Porée, celle de la séparation entre le mythe et la science.

L'âge de la science est celui de la mort du symbole, et du même coup celui de l'incapacité de construire des récits qui donnent sens à notre vie. Les mythes fondateurs se sont effondrés ; sans histoire et sans mémoire, l'homme d'aujourd'hui ignore le long chemin que le symbole invite à refaire. Individu oublieux et solitaire, il ne vit que dans et pour l'instant, sa vie n'est que succession discontinue d'émotions, hors desquelles il n'y a que vide et dépression : le sens s'est perdu.

De tout ceci Jérôme Porée a parlé avec Paul Ricœur, et celui-ci n'était pas insensible à cette mort annoncée du symbole et à ses conséquences. Il en voyait l'effet dans l'amplification de la voix des victimes et le développement du langage de la plainte.

On est passé du « tous coupables » au « tous victimes » et dans cette pseudo innocence on risque de déresponsabiliser les véritables coupables et d'oublier la lutte contre le Mal. Or nous avons le devoir d'agir contre le Mal à la fois éthiquement et politiquement.

Mais l'action ne suffit plus. Elle est incertaine et limitée, disproportionnée devant l'ampleur du Mal.

La réponse, pour Paul Ricœur, nous devons la chercher dans deux voies complémentaires : le **pardon** d'abord, qui ignore la justice du procès. Le pardon n'oublie rien et n'excuse rien, mais il pose le postulat que l'homme vaut mieux que ses actes, il rend justice à la personne en l'homme. L'**espérance** est alors possible, ouverture sur un possible non défini, mais qui donne sens à la lutte contre le Mal. Pardonner c'est transcender l'impossible équivalence entre le crime et le châtiment, c'est se projeter dans un monde qui dit que l'homme est capable de bonté et de grandeur.

Cette espérance ne se confond pas avec la foi, même si pour Paul Ricœur la dimension de la foi religieuse est en fin de compte ce sur quoi s'appuie cette espérance. L'homme qui n'a pas cette foi peut-il avoir cette espérance, c'est peut-être la question qui demeure au terme de cette réflexion.



Cliché Jean-Noël Cloarec

Paul Ricœur est mort. Sa parole, dont Jérôme Porée rappelait qu'elle comptait encore plus pour lui que l'écriture, s'est éteinte.

Mais nous avons eu la certitude, ce soir du 15 décembre, qu'un homme qui a consacré sa vie à la pensée ne meurt jamais tout à fait. « Interroger, c'est garder vivant » disait Jérôme Porée ; tant que la pensée est vivante, tant qu'elle nourrit notre réflexion, tant que des hommes sont capables de dialoguer avec elle, non pour la vénérer mais pour la questionner, voire même la critiquer, le philosophe ne meurt jamais.

Merci à Jérôme Porée de nous l'avoir fait comprendre.

Jacqueline Morne